

qu'il voulait toujours, comme disait Jeanne, « premier servi ». Je m'incline d'autant plus bas qu'il a été plus haï et plus rabaisé par tous les ennemis de Jésus-Christ et de l'Eglise.

ALEXIS CROSNIER, *prêtre*.

Vice-Recteur des Facultés catholiques de l'Ouest,
Directeur de l'enseignement libre et des œuvres de jeunesse
au diocèse d'Angers.

A propos de l'autobiographie de M^{gr} Benson.

Conditions d'efficacité des arguments apologétiques

It was not argument that did convince me, any more than it was emotion that impelled me. It was rather my being drawn by the Spirit of God towards a vantage ground whence I could look out and see the facts as they were....

Sous le titre de *Confessions of a convert*¹, M^{gr} R. Hugh Benson vient de publier en volume avec quelques additions et corrections une série d'articles parus en 1906-1907 dans une revue catholique d'Amérique : l'*Ave Maria*. Les autobiographies des convertis sont toujours intéressantes pour l'apologiste qui, dans chaque cas particulier, peut contempler une des multiples formes revêtues par la grâce pour conduire les âmes à la connaissance de la vérité. Aussi, quoique de nos jours ces autobiographies soient nombreuses, on ne peut que se réjouir de la publication de celle de Mgr Benson. Sans parler du remarquable talent littéraire de l'écrivain, de la variété, de la richesse et de la magnificence de ses images (qualités qui charment même un lecteur français peu familiarisé avec la langue anglaise, captivent l'attention et font pénétrer les idées plus aisément dans l'esprit), le récit de cette conversion fournit un exemple d'une vérité que l'on ne saurait trop répéter : à savoir que la foi requiert, en sus du travail de l'intelligence, les dispositions de la volonté et, plus que toute autre chose, l'influence de la grâce divine. « Que les caté-

1. MONSIGNOR R. HUGH BENSON. *Confessions of a Convert*, in-8°, 164 pages Longmans, London, 1913.

chumènes se rappellent, dit à ce propos Mgr Benson, que s'ils doivent évidemment déblayer la route à l'aide de l'intelligence, ils doivent d'autre part — et ceci est d'une importance vitale plus grande, *it is far more vital* — prier, purifier leurs intentions et s'abandonner à Dieu ¹. »

Sans doute, ce n'est pas seulement la vie d'un converti qui peut se résumer en ces lignes, c'est la vie de tous les convertis, c'est même la vie de tous les catholiques élevés dans la vraie foi, mais ayant eu à lutter pour la conserver. Et qui n'a, d'une façon ou d'une autre, à lutter pour conserver sa foi? Mais ce qui est intéressant à étudier, ce sont les prédispositions qui rendent une âme capable de connaître la vérité surnaturelle, et c'est ce dont le livre de Mgr Benson rend compte pour un cas donné, encore que l'auteur n'ait pas la prétention de « retracer les démarches de l'Esprit de Dieu ou d'en diagnostiquer les opérations dans le secret du cœur », mais veuille seulement « décrire l'aspect extérieur du pays que son âme a traversé, les chemins plus ou moins tortueux, les obstacles, les précipices, et dire brièvement quels renseignements il a demandés le long de la route » ².

La route suivie varie infiniment suivant les âmes, on le sait assez généralement; ce que l'on serait peut-être trop porté à oublier, c'est que le point de départ n'est pas non plus toujours le même. Ainsi un infidèle dont les yeux s'ouvrent à la lumière surnaturelle jusque-là inconnue, un incrédule qui retrouve, après l'avoir perdue, la foi de son enfance, un membre d'une secte hérétique qui fait sa soumission à l'Eglise, viennent à la même vérité catholique; mais ces hommes ne partent certes pas du même point. L'expression de *conversion à la foi*, employée pour signifier le changement opéré dans leurs convictions, n'a pas exactement la même portée pour chacun. Quand on n'a jamais cru ou qu'on a cessé de croire, la conversion implique l'acquisition ou le recouvrement de l'habitude surnaturelle qui constitue la vertu de foi. Mais cette vertu surnaturelle de foi infuse dans l'âme du petit enfant par le baptême, même administré par un ministre hérétique, ne peut se perdre que par un péché formel d'hérésie ou d'infidélité commis avec pleine advertance et plein consentement. Le fait matériel d'appartenir à une secte dissidente, d'accepter une doctrine contraire à certains des dogmes révélés de Dieu et définis comme tels par l'Eglise, n'implique pas nécessairement

1. *Op. cit.*, p. 5.

2. *Op. cit.*, p. 4.

faute grave de la part du sujet; souvent même, il n'y a pas faute du tout, et bien des protestants, par exemple, sont dans une complète bonne foi. Quand, plus tard, ils se convertissent au catholicisme, on ne peut pas dire qu'ils reçoivent la vertu de foi, vertu qu'ils ont depuis leur baptême et qu'ils n'ont jamais perdue. Sans doute, on peut dire qu'ils arrivent à la foi, mais c'est en se plaçant au point de vue purement objectif de la doctrine qu'ils professent. Nous avons le droit de nous placer à ce point de vue, nous qui ne connaissons pas le fond des consciences et devons laisser à Dieu le soin de sonder les cœurs et les reins, et les dispositions intimes de chaque homme; néanmoins, l'apologiste à qui Jésus-Christ fait l'honneur d'être son coopérateur dans l'œuvre de l'illumination des âmes ne peut pas ne pas tenir compte de cet élément qui s'appelle l'habitude surnaturelle de la foi. Sa présence pourra être en certains cas difficile, impossible même à discerner; son action, pour être imperceptible, n'en sera pas moins réelle, comme celle de tous les facteurs de l'ordre surnaturel.

On peut donc diviser les convertis en deux catégories, qui d'ailleurs comprennent chacune des subdivisions en nombre incalculable : ceux qui n'ayant pas la foi doivent l'acquérir, et ceux qui ayant déjà la foi, mais non la connaissance intégrale de son objet, doivent acquérir cette connaissance et corriger leurs erreurs.

*
* *

C'est à cette catégorie de convertis qu'appartient M^{re} Benson. Fils d'un clergyman qui devint plus tard évêque, puis archevêque de Canterbury, c'est-à-dire le plus haut dignitaire de l'église anglicane, il reçut dès son enfance une éducation religieuse empreinte de gravité, de sagesse et de sérieux. Et la forte personnalité de son père, homme profondément croyant, très persuadé d'ailleurs de la légitimité des prétentions de son Église produisit en lui une ineffaçable impression. Il manqua sans doute à sa première formation religieuse ce je ne sais quoi de doux, de tendre, de consolant qui échauffe et anime un cœur d'enfant et le porte à aimer et à respecter Dieu, à avoir confiance dans le Bon Jésus. Aussi jusqu'au moment où il commença à se préparer aux ordres anglicans, son âme n'avait guère de rapports personnels avec Dieu. Mais sa foi quoique non agissante, au moins extérieurement, était pourtant sincère et jamais il ne fut un sceptique.

Le récit qu'il donne de ses débuts dans le clergé anglican, de ses premiers essais de vie intérieure, de la retraite qu'il fit

pour se préparer au diaconat et de la tentation de désespoir qui l'assaillit nous montre une âme qui, sans bien connaître encore tous ses besoins, cherche une nourriture solide pour sa vie religieuse. Comment il fut amené ainsi à admettre les doctrines de la haute Eglise ¹, c'est ce qu'il montre dans des pages qui sont parmi les plus intéressantes de son livre.

Un mois après son ordination au diaconat il fut invité à une retraite prêchée par un des « Pères » de Cowley ². Il fut saisi et gagné par les sermons qu'il entendit, sermons où étaient exposés d'une façon lumineuse certains points de la doctrine catholique niés par les protestants mais admis par les *High Churchmen*. « Pour la première fois, dit-il, l'ensemble de la doctrine chrétienne se déroulait à mes yeux en une synthèse bien ordonnée. Je voyais dès lors les relations harmonieuses des parties, la connexion nécessaire entre l'Incarnation et les Sacrements, je percevais comment la miséricorde de Dieu atteint l'homme tout entier corps et esprit. Le prédicateur était éloquent et extrêmement profond... Mes vues incomplètes, les résultats de mes expériences spirituelles ébauchées, de mes tâtonnements dans le demi-jour, tous ces fragments étaient repris par lui, et il me les faisait contempler en pleine lumière, les rattachant à un immense ensemble dont je n'avais pas soupçonné l'existence. Comme il avait touché mon esprit, il toucha aussi mon cœur, il le toucha profondément et cela en me révélant d'une manière absolument nouvelle pour moi les élans de ma propre nature et les facteurs qui me faisaient agir ³. »

L'esprit du jeune clergyman était mûr en effet pour saisir la doctrine qui lui était enseignée, il n'avait besoin que de la contempler dans une vue d'ensemble, dans un large exposé, clair et saisissant. Si quelques points de détails le choquaient encore, c'était surtout manque d'habitude; la semence était jetée, elle n'allait pas tarder à croître, surtout quand devenu prêtre (ou plutôt se croyant tel après avoir reçu les ordres selon le

1. On appelle Haute Eglise ou *High Church* par opposition à *Low Church* et à *Broad Church* (église basse, église large) non une institution distincte mais une école théologique anglicane dont la doctrine se rapproche de la doctrine catholique, et tend à s'en rapprocher de plus en plus. Beaucoup de membres de la haute Eglise en viennent à accepter tous nos dogmes, à l'exception de celui de l'infailibilité pontificale. Il existe même un catéchisme anglican en tout semblable au catéchisme catholique sauf quelques questions au chapitre de l'Eglise.

2. Bien entendu ici comme dans le reste du récit les expressions employées sont celles par lesquelles les clergymen dont il s'agit se font habituellement désigner. Le lecteur ne doit pas prendre ces « pères » pour des catholiques.

3. *Op. cit.*, p. 35 et 36.

rite anglican)¹ R. H. Benson allait travailler à la sanctification des âmes. Il comprit vite que les œuvres extérieures du zèle, très florissantes dans la paroisse pauvre à laquelle il était attaché, ne produiraient aucun fruit si l'on n'habituaît chaque homme à offrir à Dieu ses sentiments de pénitence et d'adoration, si on ne donnait à chacun individuellement les moyens de le faire. Comprenant aussi que la première âme dont il avait la charge était la sienne propre, il commença par chercher à développer sa vie religieuse personnelle et fit, dès avant d'être ordonné prêtre, sa confession générale.

A peu de temps de là il perdit son père, juste au moment où allait commencer pour lui la crise d'âme qui finit par sa conversion au catholicisme. On peut d'ailleurs supposer que malgré l'ascendant qu'il avait sur son fils, et la crainte révérentielle qu'il lui inspirait, à cause même de cette crainte révérentielle qui empêchait certaines confidences particulièrement délicates, l'archevêque de Canterbury, s'il eût vécu, n'eût pas exercé sur la marche de la crise une influence importante.

C'est au cours d'un voyage en Orient entrepris pour rétablir sa santé ébranlée que le jeune clergyman éprouva pour la première fois des doutes sérieux au sujet de la légitimité des prétentions de l'anglicanisme². En face des anciennes chrétientés orientales, en face surtout de l'Eglise romaine, son église lui apparaissait comme une institution nouveau-venue, isolée, séparée de la communion chrétienne, nous dirions en termes techniques, manquant de la catholicité dans le temps et dans l'espace. Et du malaise que lui causait cette sensation d'isolement, il cite, entre autres manifestations, l'impression qu'il ressentit en pénétrant dans la petite chapelle catholique de Luxor. « L'Eglise, dit-il, s'élevait au milieu des maisons bâties en argile, il n'y avait autour d'elle aucune atmosphère de protection européenne. L'intérieur était fort peu engageant : il y avait force mousseline, papiers chiffonnés, petites paillettes. Mais je crois maintenant que ce fut là que pour la première fois se fit jour en moi quelque chose qui ressemblait à la foi catholique explicite. L'église était d'une façon si apparente un

1. La question de la validité des ordinations anglicanes très discutée autrefois a été résolue dans le sens de la négative par une commission nommée spécialement par Léon XIII afin d'y apporter une solution. Voir les motifs de la décision dans TANQUEREY (tract. de *Ordine*, *Appendix*) et plus au long dans GASPARRI. *De la valeur des ordinations anglicanes*, Paris, 1895, et dans la Bulle *Apostolicæ curæ*, septembre 1896.

2. Ceux qui se rappellent la croisière de Newman en Méditerranée avant le commencement du mouvement d'Oxford relèveront la coïncidence, sans qu'il y ait lieu néanmoins de trop pousser le rapprochement.

élément de la vie du village; elle était de plain-pied avec les maisons arabes; elle était ouverte; elle était exactement pareille à toutes les autres églises catholiques, mauvais goût mis à part. Ce n'était pas au moins un appendice de la vie européenne apporté là comme une baignoire pliante pour le confort du voyageur. N'eût-elle possédé aucun converti, elle aurait regardé au moins dans la bonne direction¹. » Il n'éprouvait certes pas la même impression quand il assistait aux services anglicans célébrés par le chapelain de l'hôtel.

L'agitation se calma quand il fut de retour en Angleterre et qu'il se laissa absorber par les occupations de son ministère : « Tant qu'on tenait délibérément les yeux fixés sur les objets qu'il fallait, il était possible de croire que l'Eglise d'Angleterre était ce qu'elle prétendait être : la mère spirituelle des Anglais et un membre de l'épouse du Christ². »

L'accalmie n'était que momentanée, dix-huit mois ne s'étaient pas écoulés que les troubles avaient repris. R.-H. Benson ne pouvait oublier la perception si nette qu'il avait eue, au cours de son voyage, de l'isolement dans lequel se trouvent les anglicans; il sentait aussi la faiblesse des titres invoqués par son église pour se proclamer héritière de l'Eglise d'autrefois, de l'Eglise antérieure à la Réforme. De l'autel où il célébrait ce qu'il croyait être la messe, il pouvait voir la pierre tombale et l'épithaphe d'un prêtre de cette Eglise d'autrefois et il se demandait ce que le prêtre enterré là aurait pensé du service qui se célébrait.

C'est dans la vie religieuse qu'il alla chercher la paix. La communauté de la Résurrection dans laquelle il entra comme postulant en 1899, était dans sa pensée le port où il allait être à l'abri de la tempête. Désormais il allait être tout entier à Dieu par la pratique des trois vœux de religion et la fidélité à une observance régulière, le tout joint à l'exercice du ministère apostolique dans la prédication des missions³. Il trouva,

1. P. 45.

2. P. 51.

3. Les âmes chrétiennes qui désirent servir Dieu éprouvent le besoin de la vie religieuse. Ce besoin s'est fait sentir au sein de l'Eglise anglicane depuis qu'il y a parmi ses membres une orientation catholique. Les lecteurs de la *Revue pratique d'Apologétique* n'ont pas oublié les moines Bénédictins de Caldey dont la conversion, ainsi que celle d'un convent de religieuses Bénédictines a frappé vivement l'attention publique l'hiver dernier. (Voir R. P.-A. 1^{er} avril 1913). La communauté de la Résurrection ressemble plutôt à une société de clercs réguliers, les vœux sont annuels, le temps est partagé entre la prédication de missions et le séjour à la communauté avec l'observance d'une règle et la récitation de l'office au chœur. M^{re} Benson qui y fit profession

pour un moment du moins, ce qu'il cherchait et vers le temps où il fut admis à la profession, l'évêque d'Oxford lui ayant demandé : « Ne vous sentez-vous pas en danger de passer du côté de Rome ? — Non, répondit-il, autant du moins que je puis prévoir. » Il ne prévoyait pas qu'il allait se sentir de plus en plus mal à l'aise dans l'anglicanisme, qu'il allait avoir des doutes, doutes qu'il traiterait comme des tentations, qu'il découvrirait à son supérieur et dont il chercherait à se distraire par le ministère apostolique, tout en tâchant de les résoudre par l'étude.

Il faut renoncer à résumer les souffrances d'une âme ainsi travaillée. Bornons-nous à relever çà et là quelques incidents d'où les apologistes peuvent tirer une leçon. A trois reprises différentes, des prêtres catholiques intervinrent d'une manière qui allait contrarier l'action de la grâce. L'un d'eux était un homme de valeur, mais qui depuis, hélas ! s'est séparé de l'Eglise et est mort sans s'être réconcilié avec elle. R. H. Benson lui avait écrit, avec l'assentiment de son supérieur, pour lui faire connaître ses perplexités. La réponse de ce prêtre fut qu'il y avait en matière de doctrine, surtout en ce qui concerne l'infaillibilité pontificale, des maximistes et des minimistes, que lui-même était un minimiste, que ses vues n'étaient pas condamnées, mais que cependant les vues opposées semblaient pour le moment triompher parmi les catholiques, et qu'aussi il n'oserait pas recevoir officiellement dans la communion de l'Eglise quelqu'un qui n'accepterait pas les principes maximistes, chose, ajoutait-il, impossible à un esprit raisonnable : le religieux anglican n'avait donc qu'à demeurer où il était. R. H. Benson crut entendre la voix de Dieu dans ce qui n'était que l'expression de l'erreur d'un homme et fut rassuré pour un moment.

Deux autres fois, il fut blessé par des paroles peu charitables prononcées en public par des prêtres d'ailleurs bons et vertueux. L'âme qui sent se détacher d'elle tout un ensemble de choses qu'elle a aimées, où elle a trouvé aide et réconfort, encouragement à la prière et à l'action religieuse, et qui entrevoit devant elle une région inconnue où elle va sans doute pénétrer, souffre. « Et quand une âme arrive à un certain degré de souffrance, elle cesse d'être absolument logique, elle n'est guère qu'une pauvre chose tendre et fragile, toutes ses

en 1901, ayant demandé pour mettre fin à ses troubles à faire deux années de probation au lieu d'une, ne parle jamais qu'avec une émotion reconnaissante de son séjour dans la maison soit comme novice soit comme profès, et des membres de la communauté avec lesquels il vécut.

fibres se tendent dans son agonie, le moindre contact lui fait mal, elle désire n'être touchée que par Celui dont les mains sont transpercées¹. »

Néanmoins, la grâce faisait son œuvre; les essais d'explication par lesquels il tentait de justifier sa position, paraissaient au jeune clergyman de plus en plus fragiles. L'étude des questions controversées lui faisait voir une multitude de matériaux, de faits et d'idées et il se sentait comme impuissant à débrouiller ce chaos. Ses guides spirituels lui rappelaient que des esprits plus pénétrants que le sien, des âmes plus saintes que la sienne, un Keble, un Pusey avaient cru devoir demeurer dans la communion anglicane. Mais il se disait que Jésus-Christ n'est pas venu seulement pour sauver les savants, ni même les saints; il est venu pour sauver les ignorants et les pécheurs. Tous peuvent donc sans témérité prétendre à chercher pour la trouver la véritable Eglise du Christ. De jour en jour, il discernait plus clairement le point de vue catholique. Il se rendait compte que l'Eglise romaine lui donnait la clef d'une foule de problèmes qui jusque-là demeuraient pour lui des énigmes. Là il trouvait réalisée l'organisation religieuse répondant aux exigences de la révélation chrétienne; là il trouvait l'explication des faits que l'histoire et l'expérience quotidienne lui apprenaient². « Evidemment, dit-il, il m'est absolument impossible de désigner du doigt tel ou tel argument comme étant celui qui m'a finalement convaincu. D'ailleurs, ce ne sont pas les arguments qui m'ont convaincu, ce ne sont les émotions qui m'ont poussé. Mais bien plutôt j'ai été conduit par l'Esprit de Dieu vers un point favorable d'où je pouvais regarder et voir les faits tels qu'ils étaient³. »

L'écrivain de talent qu'est Mgr Benson excelle à trouver, pour dépeindre l'opposition qu'il voyait entre les deux systèmes, des métaphores souvent nobles et élevées, parfois simples et familières, toujours vives et suggestives. Telle est, par exemple, la comparaison qu'il emploie pour faire saisir la supériorité de l'Eglise catholique dans l'œuvre de la sanctifi-

1. P. 90.

2. Dans le récit de M^{SR} Benson les notes de l'Eglise ne sont pas discutées comme dans un manuel technique d'apologétique. Mais l'auteur rapporte d'une façon très vive l'impression que fait sur lui cette Eglise. — *une* dans sa foi et son organisation, — *apostolique* dans son origine, — *catholique* et non nationale, — *sainte* par la vertu de ses institutions.

3. P. 108. M^{SR} Benson reconnaît cependant l'influence qu'à exercée sur lui le livre de NEWMAN : *Essai sur le développement de la doctrine chrétienne* : ce livre lui a appris à regarder comme il faut.

cation des âmes : « Le système anglican ressemble à un homme qui approche une allumette d'un amas de matières combustibles mal disposées. Quand il y a zèle sincère et personnel, la flamme jaillit certes et les âmes sont éclairées et réchauffées ¹, mais qu'on vienne à faire cesser l'influence personnelle de tel clergyman, à changer ses vues « catholiques », tout redevient comme avant. Dans le système romain, c'est tout autre chose : il peut y avoir négligence ou manque de piété ; néanmoins, le feu brûle indépendamment de telle influence personnelle, parce que le bûcher est bien disposé ². »

Ceux qui savent que les voies de Dieu sont lentes verront sans surprise R. H. Benson demeurer quelques mois encore immobile avant de faire la démarche décisive. La crainte d'une erreur, la peur d'être victime d'un mirage, d'une illusion arrêtaient ou du moins retardaient son âme. Selon un mot de Newman qu'il fait sien à son tour, il savait que l'Eglise catholique est la véritable Eglise, « mais il ne savait pas encore absolument qu'il le savait ³. »

Enfin, le 7 septembre 1903, un clergyman de l'Eglise d'Angleterre venait en habit laïque au couvent des Dominicains de Woodchester, faire une retraite préparatoire à sa réception dans l'Eglise Catholique : c'était celui que la grâce préparait depuis si longtemps. Au religieux qui lui expliquait le catéchisme et lui demandait s'il n'avait pas de difficultés ni d'objections, il pouvait répondre qu'il n'en avait aucune, pas même sur les indulgences, ce que le bon Père trouvait impossible à croire. « Je n'étais pas bien sûr, ajoute le converti, que je compris parfaitement bien ce point de doctrine, mais j'étais sûr que je le croyais parfaitement comme tout le reste de ce que l'Eglise proposait à ma foi ⁴. »

Les jours qui suivirent sa profession de foi ne furent peut-être pas ce qu'il avait pensé. Il s'attendait à goûter des joies et des consolations spirituelles, à des torrents de grâce sensible et il se trouvait dans un état d'engourdissement, dans une sorte de nuit, mais dans une nuit où il apercevait une lumière,

1. Il faut reconnaître qu'il y a dans l'anglicanisme des âmes non seulement honnêtes mais pieuses et aspirant à la perfection. A ces âmes, Dieu donne des grâces, et, comme le remarque M^{re} Benson, il les leur donne *à l'occasion* de leurs confessions et de leurs communions. Ces actes ne sont pas des sacrements valides, mais sont comme des prières, et ont une réelle efficacité *ex opere operantis*. Ceci est conforme à la doctrine catholique des effets de la communion spirituelle et de l'acte de contrition parfaite.

2. P. 96.

3. P. 126.

4. P. 131.

lumière unique mais suffisante à guider les pas du voyageur, l'étoile de la divine Foi, certaine et immuable comme Dieu sur son trône. Et ceci est conforme à des lois bien connues : la nature veut qu'une réaction suive les états d'émotion aiguë, et la grâce après avoir nourri l'âme de ses consolations se cache, pour ainsi dire, pour fortifier cette âme par les aridités et les sécheresses. C'est par la voie des aridités qu'elle commençait à conduire, après sa réception dans l'Eglise, celui qui, honoré l'année suivante du sacerdoce, devait dès lors, jusqu'à maintenant, et pendant de longues années encore s'il plaît à Dieu, consacrer sa plume et sa parole au service de la vérité.

*
* *

L'autobiographie de M^{re} Benson n'est pas seulement un récit intéressant, c'est un livre qui fait réfléchir, et les apologistes peuvent à l'occasion de cette conversion se demander quelles sont les conditions et les modes d'efficacité de leurs arguments. Ils trouveront d'abord, une fois de plus, la vérification expérimentale de la thèse bien connue qui dit : L'acte de foi (l'assentiment intellectuel par lequel nous reconnaissons comme vrai ce qui est révélé de Dieu) dépend d'une action de la volonté libre, excitée et soutenue par la grâce. Mais comment la volonté entre-t-elle en jeu sous l'influence de la grâce, comment à son tour agit-elle sur l'intelligence ?

D'après le récit que nous étudions en ce moment il faut répondre : L'âme pour connaître la vérité doit d'abord être excitée à la chercher, elle doit en sentir le besoin. Quiconque n'a pas de besoin religieux, ne verra pas la force des meilleurs arguments parce qu'il ne prendra pas la peine de regarder, cela est bien certain. Mais ici le besoin religieux a eu une action plus profonde que d'exciter une âme à chercher la véritable Eglise, il a rendu cette âme capable de discerner et de reconnaître la vérité : « Ce ne sont pas les arguments qui m'ont convaincu, c'est l'Esprit de Dieu qui m'a conduit vers un point d'où je pouvais considérer les faits tels qu'ils sont. » Voilà une phrase qui peut être utilement méditée par les apologistes. L'action intérieure de l'Esprit de Dieu sur les pensées, les aspirations, les désirs d'une âme, créant en elle des besoins d'ordre intellectuel ou d'ordre moral, l'amène à voir la vérité. On ne peut pas dire dans le sens des modernistes que les aspirations religieuses donnent naissance à la foi, car la foi n'est pas une émotion intérieure objectivée, mais une certitude portant sur des réalités extérieures. De plus les signes de crédibilité (comme il s'agit de quelqu'un qui croit déjà à la révélation, ce sont moins

les miracles et les prophéties en faveur de la religion chrétienne que les *notes* de l'Eglise, spécialement celle de catholicité, mais on conçoit que, suivant les cas, tel ou tel signe doive frapper surtout les regards) gardent toute leur valeur. Ils demeurent un ensemble de phénomènes extérieurs, de faits divins dont la seule explication satisfaisante est la divinité de la religion chrétienne telle qu'elle est prêchée par l'Eglise catholique. Mais cette explication, en dépit des raisonnements les plus serrés, une âme qui n'est pas disposée par la correspondance de sa volonté à l'action de la grâce ne la verra pas; une âme bien disposée au contraire la verra, sans avoir besoin de raisonnements en forme, mais avec cette sûreté et cette netteté qui vient de ce que l'on considère les choses du véritable point de vue.

Dans ce cas s'il y a forcément un certain intervalle entre le moment où la conviction intérieure est acquise et celui où le croyant fait sa profession de foi extérieure et publique, il n'y en a point entre le jugement de crédibilité ou de crédendité et la conviction intellectuelle qui est l'acte intérieur de foi. Ou plutôt c'est d'un seul regard que l'âme bien disposée embrasse les signes de crédibilité, la valeur de ces signes et la vérité de la doctrine manifestée par eux ¹.

Laissons de côté les opinions théologiques librement discutées dans les écoles et restons sur le terrain pratique. Il faut

1. On sait que les théologiens, qui ont élaboré diverses théories pour expliquer comment l'acte de foi est tout ensemble une conviction intellectuelle légitimement fondée en raison (*assensus rationi consentaneus*) et le résultat d'un acte libre de la volonté aidée de la grâce, ont été amenés à faire de nombreuses distinctions. Ainsi ils appellent jugement de crédibilité celui qui pourrait s'énoncer de la sorte : « Du moment que Dieu, la vérité même, a révélé cette doctrine j'ai le droit d'être absolument certain qu'elle est vraie », jugement de crédendité celui qui s'énoncerait ainsi : « Du moment que Dieu, la vérité même, a révélé cette doctrine, j'ai le devoir clair (*lex dubia non obligat*) d'être absolument certain qu'elle est vraie. » L'acte de foi enfin s'énonce ainsi : « Je suis certain que cette doctrine, étant révélée de Dieu, est vraie parce que Dieu est la vérité même. » Il est d'ailleurs évident que le droit et le devoir d'être certain, la crédibilité et la crédendité, ne sont légitimement fondés que par la vérité objective et clairement manifestée de la doctrine en question, vérité garantie par l'autorité de Dieu. Il n'entre pas dans le plan de cet article de rapporter toutes les théories émises pour expliquer ces opérations. Rappelons seulement que plusieurs systèmes différant entre eux par certains côtés supposent que l'âme, au moment où elle croit, connaît par un même acte de foi, dans une lumière surnaturelle, l'autorité de Dieu, le fait de la révélation manifesté par les signes de crédibilité, et la vérité de la doctrine révélée. Ainsi pensent entre autres SUAREZ (*De fide, disp.* III, sect. 6, nos 4-7), les *Salmanticenses* (*Disp.* I Dub. 5), M. ROUSSELOT dans ses articles des *Recherches de Science religieuse* (mai-juin 1910 et suiv.).

certes nous garder des généralisations hâtives, mais nous pouvons bien dire : si une âme a suivi ce chemin, d'autres pourront suivre des chemins semblables. Et de fait ne voyons-nous pas parmi les croyants, — venus tard à la foi ou élevés dans la foi, peu importe — bien des âmes qui ont, des signes de crédibilité et de leur valeur, non seulement une connaissance certaine excluant absolument toute crainte d'erreur¹, mais une connaissance claire, précise, réfléchie même, quoique ne pouvant pas se traduire en arguments mis en forme ? Telles sont par exemple les âmes qui mises en face de la religion chrétienne telle qu'elle apparaît dans la réalité, avec Jésus son fondateur, l'Eglise son organe, les saints ses ministres, les faits surnaturels de l'ordre physique et de l'ordre moral marques de son origine, reconnaissent dans cet ensemble, sans plus raisonner, la manifestation d'une Providence bonne et bienfaisante, la révélation du Père qui est dans les cieux.

Que devient dans ce cas la tâche de l'apologiste ? Doit-il se dire : c'est la grâce qui fait voir, je n'ai rien à faire avec une âme que Dieu conduit par cette voie ? Erreur. La grâce peut agir sans l'intermédiaire des hommes sans doute, cependant pour mener quelqu'un à la foi, comme pour le mener à la perfection chrétienne, elle fait, en règle générale, appel au concours d'un instrument humain. Et l'on ne saurait mieux indiquer à l'apologiste la manière dont il doit comprendre sa mission qu'en comparant cette mission à celle du directeur de conscience. Comme le directeur, l'apologiste doit discerner les appels de la grâce et les illusions du démon ou de la nature, exciter les âmes à se purifier de plus en plus pour être capables de mieux voir, les habituer à regarder les faits sous leur vrai jour et au vrai point de vue, pour pouvoir connaître la cause d'où ils procèdent et la loi qui régit leur succession et leur enchaînement. Il devra parfois dissiper à l'aide du raisonnement les difficultés et les objections, mais il devra surtout exposer la religion catholique, avec les signes de crédibilité qui en attestent l'origine. La meilleure apologétique consiste le plus souvent dans un exposé clair et bien fait de la vérité. Mais en faisant cet exposé il devra évidemment se garder de

1. Quiconque fait un acte de foi, même le petit enfant qui, dès le premier éveil de sa raison, accomplit sur ce point le devoir qui lui incombe, a une connaissance vraie, certaine, excluant tout doute et toute crainte d'erreur, des signes de crédibilité et de leur valeur. C'est ce qui ressort de la condamnation portée contre la proposition suivante : *Assensus fidei supernaturalis et utilis ad salutem stat cum cognitione tantum probabilis motivorum credibilitatis immo cum formidine ne non sit locutus Deus*: DENZ. B. 1171.

présenter les faits d'une manière tendancieuse ; en habituant les autres à regarder et à discerner la cause dans l'effet, il les mettra en garde contre tout ce qui pourrait troubler leur vue ; en suivant le travail de la grâce dans une âme, il ne cherchera pas à devancer l'heure de l'Esprit de Dieu et à forcer à coups d'arguments une conviction dans un esprit encore insuffisamment préparé¹. En un mot, il se rappellera qu'il n'est pas plus que le directeur chargé de suppléer par son raisonnement ou ses injonctions aux lumières et aux inspirations de la grâce, mais qu'il est le serviteur de cette grâce ; et dans ces sentiments il se bornera à marcher de plain-pied avec les âmes qu'elle guide et il les accompagnera jusqu'au point d'où l'on peut voir les faits à la lumière d'En Haut.

A. DE BOYSSON.

Les séminaristes-soldats.

L'Eglise de France vient de donner, avec une héroïque abnégation, l'exemple d'un très noble patriotisme. Sans élever la voix pour se plaindre, elle a, au contraire, confié en quelque sorte à ses hommes politiques le mandat désintéressé de voter des deux mains la nouvelle loi militaire.

Et cependant, que de motifs elle aurait pu avoir, semble-t-il, de regimber dans cette circonstance ! Les plaies de la Séparation sont encore saignantes ; depuis huit ans, ses ennemis n'ont point désarmé et n'ont jamais parlé de rentrer dans le fourreau le glaive de la persécution ; que dis-je ? pendant que ses amis votaient, chaque après-midi, avec le gouvernement, le gouvernement laissait, chaque matin, ses adversaires forger des chaînes contre la plus chère de ses libertés ; elle savait qu'au lendemain du vote définitif, elle subirait un véritable assaut dans l'âme des petits enfants qui fréquentent ses écoles et parmi lesquels elle recrute ses fidèles. Elle s'est tue, alors qu'elle pouvait si justement gémir et protester ; pénétrée du

1. On n'éviterait pas l'inconvénient signalé ici en disant : « Je ne veux pas produire à coups d'arguments la conviction surnaturelle et libre qui constitue l'acte de foi, mais simplement convaincre mon adversaire de la crédibilité et de la crédence de la religion. » Ces distinctions théologiques pourraient permettre à un apologiste de ne pas émettre de propositions théoriquement passibles de censures, elles ne l'empêcheraient pas d'enjamber pratiquement sur la Providence, selon la pittoresque expression de saint Vincent de Paul.